

Patrick Honnoré

Traducteur, c'est son métier



ux amateurs de littérature japonaise, son nom sera forcément familier. Traducteur depuis dix ans, Patrick Honnoré compte à son actif une centaine d'ouvrages traduits du japonais au français : romans, mangas mais aussi livres jeunesse. Devenu une référence dans son domaine, il a reçu le 19 septembre 2012 le *Prix Konishi pour la Traduction de la Littérature japonaise* pour le roman *La Tour de Tôkyô* de Lily Francky (éd. *Picquier*). De *Dogra Magra* à Hideo Furukawa, en passant par les subtilités du manga, Patrick Honnoré évoque son métier, sans mâcher ses mots !

Pouvez-vous nous parler de votre parcours, et ce qui vous a amené à la traduction ?

Je ne pensais pas devenir traducteur un jour (ou peut-être qu'il y avait un rêve très profond dans mon cerveau, mais alors vraiment très profond parce que même moi je ne l'avais pas entendu crier). Mais j'étais étudiant en Lettres Modernes et je ne voulais pas devenir prof de français. Alors je me suis dit qu'il me fallait apprendre une langue "rare", c'est-à-dire rare pour les Français. Et comme j'étais fasciné par le Japon (à l'époque, dans les années 1980, ce n'était pas encore le boum des mangas, ni de l'animation japonaise ni des jeux vidéo, c'était surtout à cause de la lecture de Roland Barthes et de la fascination pour le zen), j'ai choisi d'apprendre le japonais. En province, il n'y avait pas encore beaucoup de départements de japonais dans les universités, donc il fallait soit monter à Paris, soit aller directement au Japon. J'ai choisi la deuxième solution et j'ai appris deux ans le japonais à l'université *Waseda* à Tôkyô. Puis je suis resté au Japon et j'ai fait divers boulots dans le marketing, la mode, l'industrie, etc. J'ai même été secrétaire particulier d'un ambassadeur. Et au bout d'une petite dizaine d'années, je commençais à lire le japonais, et j'ai lu un roman d'avant-guerre que j'ai trouvé tellement extraordinaire que je me suis dit qu'il fallait le faire connaître aux lecteurs français, c'est à dire le traduire.

Et vous avez poursuivi dans cette voie...

Je ne pensais pas encore pouvoir vivre de la traduction, mais en fait il y avait quelque chose qui s'était passé en France pendant que j'étais au Japon, qu'on appelait "le boum des mangas", et accessoirement "le boum Miyazaki Hayao", et "le boum Taniguchi Jirô". Bref, beaucoup d'éditeurs voulaient faire des livres de BD japonaise ou des romans japonais, et en revanche, le japonais était toujours une langue rare en France, c'est-à-dire qu'il y avait peu de gens de langue maternelle française capables de traduire du japonais écrit. Et c'est comme ça que j'ai fini par devenir traducteur professionnel. Si certains de vos lecteurs rêvent de devenir traducteurs et de gagner leur vie avec la traduction, voici quelques repères : actuellement, par an, je traduis environ cinq ou six romans et une dizaine de volumes de manga, ce qui veut dire environ 30 pages de roman plus 35

de manga par semaine, 52 semaines par an. C'est le minimum pour espérer en vivre et nourrir sa famille. Si on ne traduit que des romans, il est difficile d'en faire assez pour vivre, car cela prend du temps. Si on ne traduit que des mangas, il est difficile d'en vivre car ce n'est pas assez bien payé, donc il faut faire les deux en même temps. Et encore, il est clair qu'on ne devient pas riche en traduisant. Et puis je n'ai pas beaucoup de vacances ! Mais je fais un métier que j'aime, et ça c'est quand même *priceless*.

Quelles sont les exigences liées à la traduction de mangas ?

Du point de vue de la traduction, traduire des mangas ou des romans c'est à peu près la même chose, sauf que les mangas, c'est 99% de dialogues. Donc il faut aimer traduire des dialogues, se mettre à la place de chaque personnage pour trouver leur façon de parler naturelle, et différente pour chacun. Mais d'une certaine façon, c'est pareil avec le roman. Surtout dans le roman contemporain, la narration est souvent une sorte de monologue d'un personnage, et si vous ne trouvez pas en français quel est son ton de voix, vous passez à côté de la traduction. Alors évidemment, quand on parle de manga, on parle beaucoup d'onomatopées. La difficulté principale avec les onomatopées, c'est qu'il n'y a pas de règles standards, et d'un éditeur à l'autre, les consignes changent (pareil pour la ponctuation...). Par exemple, il y a les éditeurs qui refusent si vous traduisez l'onomatopée du silence par trois points de suspension, d'autres qui acceptent. D'autres qui refusent que vous traduisiez par "silence" et qui veulent que toute onomatopée en japonais devienne un bruit en français. Sauf que dans 20 ou 30% des cas, ça ne marche pas. Alors qu'en fait, on devrait pouvoir traduire parfois par trois points de suspension, parfois par "silence", parfois par autre chose, selon le sens et le statut de ce silence dans le récit de cette série particulière, selon le genre, selon l'époque, selon l'auteur, selon la scène. Le japonais est une langue extrêmement souple et idéale pour exprimer des nuances très subtiles. Malheureusement, les habitudes des éditeurs français sont hyper basiques, et ils préfèrent lisser le texte original. Bon, je critique les éditeurs, mais je pourrais critiquer les lecteurs aussi, qui adorent se croire plus intelligents que les autres, et les traducteurs aussi, qui confondent une bonne traduction avec l'idée de performance, comme si on était là pour recevoir une note. Ah zut, maintenant je me suis fait des ennemis partout, c'est ça ?

Il est donc difficile d'être pleinement satisfait ?

En fait, il n'y a pas de solution idéale pour le traitement des onomatopées. Pour l'instant, je trouve que l'attitude la plus respectueuse au niveau de l'auteur et du lecteur, c'est celle de l'éditeur *Cornélius*, car si dans un cas précis on pense qu'il faut changer la règle, et bien il suffit d'en parler, et si on a raison, il n'y a pas de difficulté à faire évoluer cette règle. Par exemple, dans *Nonnonbâ*, de Mizuki Shigeru, la consigne était de traduire les onomatopées entre les cases pour ne pas toucher à l'image. Mais à la fin, quand Miwa fait passer un message à Shige pour lui dire adieu avant d'être vendue comme geisha, on voit un gros plan du message écrit maladroitement avec une faute d'orthographe. Si on traduit ce message dans l'entre-case, on casse toute l'émotion : c'est Shige qui a appris à écrire à Miwa, c'est pour le remercier de sa gentillesse qu'elle fait l'effort

"Je traduis environ cinq ou six romans et une dizaine de volumes de mangas par an."

d'écrire ce message, et la faute d'orthographe, il faut la voir en vrai, pas dans l'entre-case pour trouver cette scène émouvante à pleurer (moi quand je traduis, si je pleure quand c'est émouvant, si je ris quand c'est comique, je me dis que je ne suis pas loin de la solution). Bref, il fallait que le gros plan du message soit en français dans l'image. J'ai expliqué ça à Jean-Louis Gauthey qui a été très vite convaincu et a fait ce qu'il fallait faire. Pas pour changer sa règle, juste parce que cette case, c'était un cas spécial. Je suis à peu près sûr que c'est parce que les membres du jury d'Angoulême ont été émus à cet endroit-là que *Nonnonbá* a eu le prix du Meilleur Album en 2007, et un éditeur un peu rigide sur ses principes l'aurait raté.

En 2012, vous avez reçu le *Prix de la Fondation Konishi*. Quel a été votre sentiment ?

Bon, je vais un peu me la péter : quand j'ai appris que j'avais reçu le prix de la *Fondation Konishi* pour la traduction de *La Tour de Tokyo* de Lily Franky, je suis allé le chercher dans ma bibliothèque et je l'ai relu. Comme il s'était passé deux ans depuis que j'en avais terminé la traduction, je l'ai lu comme un lecteur normal. Et je l'ai trouvé... pas mal du tout, à vrai dire. On pleure, on rit, on se met à la place de l'auteur, et puis des fois on se dit "Rhôô, il cabotine à mort !" mais on a envie de continuer, on a envie de l'engueuler quand il fait des conneries, on a envie de le consoler quand il est triste, bref, une expérience de lecture totale, exactement comme quand je l'avais lu en japonais. Alors je me suis dit que ce n'était pas trop mal, comme traduction... Et ça me fait vraiment plaisir que le jury du prix ait été attiré par ce livre qui est exactement un livre de littérature populaire (ce que j'appelle la littérature avec un petit "l"), qui ne révolutionnera peut-être pas l'histoire de la littérature japonaise, mais qui est un roman à la fois sur des sentiments universels, et également un roman d'un écrivain qui adore la langue japonaise, qui adore toutes les possibilités de sa langue, qui a un véritable plaisir d'écrire (c'est pour ça qu'à la remise des prix je l'ai comparé à François Cavanna). Et ce n'est pas si facile à transmettre dans une autre langue, le plaisir d'un auteur à manier sa langue maternelle.

Vos choix de traducteur participent à faire découvrir certains auteurs. Sentez-vous une certaine responsabilité dans la sélection que vous faites ?

Une responsabilité, oui, certainement. La responsabilité de faire son travail du mieux possible. Ça ne veut pas dire qu'on fait un travail parfait, mais on le fait du mieux qu'on peut. Après, cette responsabilité est relative, d'abord parce qu'on n'est jamais seul à décider. En fin de compte, c'est l'éditeur qui décide de traduire ou pas un auteur, et il a la possibilité de faire lire un auteur ou un texte par plusieurs personnes avant de se décider. Et puis, quelque chose qu'on oublie souvent : même si, en tant que traducteur, je m'efforce de traduire au plus près de ce que l'auteur aurait écrit s'il avait été francophone, il reste toujours une partie du travail à faire par le lecteur. Lire, dans sa langue maternelle ou en traduction, c'est découvrir quelque chose, le traducteur ne fera jamais ce travail à la place du lecteur. Si le traducteur explique tout ce qui est intéressant dans un livre, ce n'est plus la peine de le lire. Donc le lecteur doit aussi faire un effort de compréhension, ça, c'est sa part de responsabilité.

Fin janvier, est paru *O chevaux, la lumière est pourtant innocente* (éd. Picquier) écrit par Hideo Furukawa après la catastrophe de mars 2011. Pouvez-vous nous parler de ce livre que vous avez traduit ?

Furukawa Hideo est né à Fukushima. Il n'était pas là le jour du tsunami, mais il l'a vu à la télé, et il a eu l'impression que c'est ce qui était sur l'écran qui était la réalité, et lui qui regardait l'écran qui n'était pas vrai, il était devenu faux, hors du temps et hors du monde. Alors pour retrouver un peu de réalité, il va avec trois autres personnes en voiture à côté de la centrale de Fukushima pour "s'irradier" de réel. C'est là qu'il croise des chevaux de Fukushima. Eux aussi ont vécu le tremblement de terre, le tsunami, et les fuites radioactives de la centrale. Ils sont stressés, ils ont perdu leurs poils, et surtout ils ne comprennent pas ce qui leur arrive. Et

"Le public francophone dispose d'un choix plutôt important de voies d'accès à la connaissance et à la compréhension du Japon."

Furukawa Hideo se demande comment il pourrait faire pour les apaiser, pour les consoler. Voilà, c'est un petit livre de 150 pages qui raconte cette histoire. C'est assez déroutant, fascinant, poignant, et du point de vue du traducteur, c'est sans doute l'un des livres les plus difficiles que j'aie eu à traduire. J'espère avoir réussi à faire passer l'émotion de l'écriture de Furukawa, mêlée avec la confusion de l'écrivain qui est passé du côté "fictif" de la réalité depuis la catastrophe.

Selon vous, les lecteurs français ont-ils un accès satisfaisant à la littérature japonaise ?

On peut dire que ce n'est jamais suffisant. Mais tout de même, relativement à d'autres pays, le public francophone dispose d'un choix plutôt important de voies d'accès à la connaissance et à la compréhension du Japon.

On peut dire aussi que le Japon est assez bien servi en France comparativement à d'autres cultures qui ne sont pas aussi "à la mode", et qui le mériteraient sans doute autant.

Y a-t-il actuellement des auteurs que vous aimeriez faire découvrir ?

Oh oui ! Si je pouvais traduire tous les auteurs que je voudrais faire connaître, je crois que j'aurais encore du travail pour deux ou trois vies.

Patrick Honoré après la remise du *Prix Konishi* à la Résidence de l'Ambassadeur du Japon en France

■ Interview réalisée par Virginie Bouceller

